

Premier prix — catégorie Adulte

Sébastien Gagnon

### **Du monde au balcon**

Je jette une œillade du côté de Francis. Il est drôle, à observer dans ses petites Bushnell une femme qui se dénude en dansant sur scène. Il a le sourire aux lèvres. Je cherche un filet de bave. Je me demande à quoi il pense. Si même il arrive à penser, vu que la poitrine dévoilée d'une femme, la mienne comprise, le plonge habituellement dans une stupeur ébahie. En temps normal, les jumelles nous servent à espionner des oiseaux dans la cour. Des geais bleus et des pics-bois qui viennent manger du beurre de *peanut* inséré dans un rondin percé de trous et suspendu à un arbre qui se meurt. Les branches sèches du haut servent de vigie à un colibri pirate durant les beaux mois. Il se peut que Francis se serve parfois des binoculaires pour épier quelque voisine, mais j'en doute. Mon déshabillage du soir, avant le sommeil, semble combler ses besoins de voyeurisme depuis les onze dernières années. Je la vois dans ses yeux, cette flamme qui ne fléchit pas et qui retarde ma décision depuis près de trois ans. Ce contentement de m'avoir près de lui, à alimenter un feu qui ne me réchauffe plus les extrémités. Qui donc pourra encore me regarder de cette manière? Je ne suis plus toute jeune. Mais ce n'est pas suffisant. Son amour me touche, mais ne rebondit plus. Il me traverse la peau et se fracasse sur mon plexus solaire, et l'écho meurt en moi, ne revient plus vers Francis. Il doit être sourd pour ne pas s'en rendre compte. Je vérifie, pour la forme.

— Y'a du monde au balcon, hein!, je lui murmure.

Son sourire assure que la chose lui importe peu, puisque les seins imposants de la Salomé ne sont pas les miens. Ça me brise le cœur, il ne s'en rend pas compte et me tend les jumelles.

— Tu veux regarder?

— Gâte-toi, voyons! Profite du spectacle.

— Je vais enfin pouvoir dire aux gars que je suis allé aux danseuses!

Et il se replace les yeux en face des trous, tout content. Mon Dieu! Quand il en aimera une autre, cette femme ne croira pas sa chance. Si j'avais pris les jumelles, elles se seraient embuées à cause de mes yeux humides.

Sur scène, la soprano dramatique se jette à genoux, rendue au bout de ses tissus et de la fameuse danse des sept voiles. Un moment de l'opéra qui divise les chanteuses en deux catégories : celles qui se dénudent au complet et les autres, qui ne le font qu'à moitié. Nous sommes au troisième balcon du Semperoper de Dresde, et je ne saisis rien de ce qui se passe devant moi. Pourquoi Salomé est-elle à poil? Strauss aurait-il manqué d'imagination? Pauvre Salomé. Pauvre de nous.

Depuis le début du voyage, je sais que ce sera notre dernier ensemble. Au retour, j'annoncerai à Francis que c'est terminé. Que je ne peux plus continuer. Alors il deviendra le Staatsoper Dresden. Ce premier incendie le ravagera. Puis, il lui faudra se reconstruire afin d'annoncer notre séparation aux enfants. Cette fois, ce sera les bombardements. 300 000 questions suivies de 350 000 larmes qui finiront de le démolir, comme les 650 000 bombes qui ont dévasté le Semper et le reste de la ville, en 1945. Il finira par aller mieux. Mais il y aura des inondations et des débordements, et la malédiction de ce majestueux bâtiment perdurera à travers cet homme calme et adorable. Que je n'aime plus. Je suis l'Elbe et les bombes incendiaires. Nous n'y sommes pour rien.

Il y a une huitaine d'années, on est parti du Lac vers Montréal pour aller à l'Opéra. On cherchait un prétexte pour s'habiller chic. Francis était tanné de ses Big Bill et de me voir en habit d'infirmière, ce qui étonnait au plus haut point ses amis. On a mis le paquet. Bon restaurant, grand Hôtel et romantisme allemand. Wagner. Francis avait son chapeau et j'avais des gants et une étole en fourrure de chez Bilodeau sur mon manteau. Une soirée d'ivresse et de folie.

Nous n'en sommes plus là. Ce soir, lorsqu'on passe sous Dionysos, perché sur le toit du Staatsoper, il nous ignore délibérément. Il doit avoir compris que c'est fini, en ce qui nous concerne, la démesure et l'excès.

— On va boire une Radeberger ou on va se coucher?, demande Francis, avec la réponse inscrite dans le vicieux de ses yeux.

Il a envie de faire l'amour. Moi aussi, mais ce sera la dernière fois. Il me dira qu'il m'aime en s'endormant, et je lui ferai mes adieux en silence et en restant éveillée.

Je m'extirpe de la tristesse par cet humour désensibilisé d'infirmière à l'urgence.

— C'est la poitrine de Salomé qui t'a donné des envies?

— Tu vas rire, il me répond, mais tout le long, j'arrêtais pas de me fredonner du Renaud.

— Du Renaud? C'est quoi le rapport?

— Tu sais, la chanson, Tu vas au bal?

— Mouais... mais encore.

— Je sais pas, les deux gars qui se demandent s'ils vont au bal, et les deux n'y vont pas, et ils finissent par se dire que, de toute façon, c'était un bal con.

— Ha! Ha! C'est toi qui es con!

Ce sont des mots affectueux. Je les ai maintes fois prononcés avec amour; il les a chaque fois reçus comme tels. Ce soir, ils m'aident à finir cette romance usée comme des plaquettes de frein sans tomber à genoux telle une soprano dramatique, en larmes et au bout de sa tessiture. Le feu gronde, les bombardiers volent dans la nuit, et les eaux s'apprêtent à déborder. La vie de couple est un opéra domestique, et nous sommes aux premières loges pour assister à notre propre destruction. Et entreprendre notre reconstruction. Chacun de notre bord.

Deuxième prix — catégorie Adulte

Annie-Claude Boily

## **Métempsychose**

Ryanek se souvint tout à coup. *Cette ville est Netvozvrata, capitale martienne. Je suis agent d'intervention de première ligne*, songea-t-il. *Je vais mourir.*

Il sentit la maladie se crispier dans son corps. Elle cherchait à s'échapper de lui. Il combattit. Les battements de son cœur s'accéléraient. Il eut des sueurs froides, s'étouffa, s'écrasa les doigts en travers de la porte en tentant de passer dans l'autre pièce, paniqué.

Les appartements martiens n'étaient pas bien grands. Pendant longtemps, les martiens avaient vécu dans des habs à demi enfouis, vestiges de la colonisation, ou dans des villes closes, dans des murs gigantesques, sans balcons, sans fenêtres. Les rez-de-chaussée étaient des soubassements lorsqu'ils n'étaient pas des sous-sols. Le ciel avait la même couleur que la terre.

Les hauteurs appartenaient à la nature. Les humains avaient dû faire face au vent et au froid, à cette atmosphère irrespirable. *À cette hostilité.* Peut-être que la maladie venait d'elle, au bout du compte. Pour enrayer les fourmis qui grouillaient en son sein avec l'ambition de s'élever plus haut qu'elle.

Rien n'était venu d'un coup. Cela faisait des jours que la pesanteur de la mort grandissait en son sein. Il se souvenait qu'au début, il mettait du temps à se réveiller, rien de mal, de ses mains qui s'engourdisaient et se bloquaient dans ses tasses de nootrope. Puis, ç'avait été le reste de son corps, dans toutes ses extrémités. Le chatouillement avait poussé derrière ses ongles. Sa conscience comme ses habitudes s'étaient infectées.

Il se perdait dans les murmures des spores se creusant un chemin à travers ses muscles, tissant leur filet au creux de sa chair, transformant sa volonté. La maladie regardait à travers lui comme à travers une fenêtre. Assise à sa périphérie, il la sentait spectatrice, le regard posé à la rambarde de ses yeux, alors que sa conscience se braquait comme le dernier garde-fou avant la contamination

totale, attendant il ne savait quelle ouverture, quelle brèche. Il la sentait fouiller à travers lui. Elle voulait sortir, il refusait.

Dans une seconde de clarté, il comprit qu'il n'était plus chez lui.

Les souvenirs revenaient de moins en moins. Comme tout le monde était malade ou épuisé, il faisait du temps supplémentaire. Avec Kovalenko, le soir de l'infection, il répondait à un appel routinier. Les agents de première ligne se contentaient de survivre à travers les restes de l'épidémie de métempsychose qui avait ravagé la population martienne et terrienne, probablement, puisque personne n'en avait jamais plus eu de nouvelles. Tout ce qu'ils savaient, c'est que ça venait des lignes, des radiations de la nouvelle-énergie et des tours haute-tension. Les spores invisibles. Ils ne portaient plus de combinaisons de protection depuis longtemps, se contentant des visières. De toute façon, c'est ailleurs que la maladie se répandait.

— Au moins, avec la thérapie par injection, on pourra passer à autre chose, avait-il commenté dans son souvenir à Kovalenko, alors qu'ils prenaient l'ascenseur vers le cinquième étage d'un bloc d'habitations monolithiques de la vieille-ville.

Kovalenko avait haussé les épaules et frappé à la porte.

— Vérification de contrôle. Ici l'agent Ryanek. Ouvrez, monsieur. (Il avait marqué une pause.) Êtes-vous en sécurité?

Pas de réponse. Il avait tassé Kovalenko, et ils étaient entrés dans l'appartement. De toute façon, ce n'était pas fermé. Ceux qui se faisaient contaminer par la maladie se hissaient, se tapissaient, à moitié fous, attendaient, incapables de n'y rien changer, comme possédés, pour se laisser mourir et répandre d'autres spores. Cela prenait des jours, voire des semaines avant de voir la maladie. Et encore, on ne voyait l'ectoplasme qu'à travers les verres de Morhange, quand la maladie avait fructifié. Pour celui-là, au stade où il en était, il aurait fallu arriver la semaine dernière. Ryanek aurait dû attendre le déplacement des agents sanitaires, mais il finissait dans une heure et espérait un miracle, comme pour les dizaines d'interventions précédentes.

Ryanek avait aperçu l'ectoplasme qui foisonnait comme une émanation épaisse et charnue dans l'appartement avant de le voir, lui. Lové dans un coin de la chambre, l'ectoplasme sortait par les trous du nez du cadavre, ainsi que de sa bouche, qu'il avait grande ouverte. La maladie l'avait

emporté. S'il n'avait pas eu de visière, il n'aurait aperçu que cette expression grotesque et la peau couverte de duvet blanc. Cela faisait des mois qu'il n'avait aperçu un stade si avancé.

Cela faisait des mois, ou des semaines, Ryanek n'en avait plus aucune idée. Ses souvenirs suivaient un fil ténu. Ses mouvements furent de plus en plus faux, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent. C'était la faute de la maladie. Son attention était rivée autre part à le tenir en vie. Une seule impulsion la possédait : celle de sauter de l'autre côté de cette fenêtre.

Il se traîna vers son lit défait, laissant une traînée crasseuse parmi les dizaines de traînées laissées les jours précédents. La cuisine était propre. Il n'avait plus mangé depuis la semaine dernière. Même le nootrope ne chassait plus cette impression de ne plus s'appartenir, mais il avait trop peur pour y penser.

Le lendemain il se réveilla, mais n'arriva pas à se lever. C'est la maladie qui le fit. Du duvet blanchâtre se mit à pousser aux coins de ses yeux et sous ses ongles. Ryanek n'était plus Ryanek. La maladie ne voulait pas être soignée. C'était bête, de mourir juste avant de recevoir la thérapie.

Installée au bord du vide, la maladie avait peur. Les spores grandissaient dans le noir, unis dans ce corps étranger pire que le néant. Son attention était rivée vers les puits de lumière qui la nourrissaient. Elle cherchait un autre corps à travers ce qu'elle ne comprenait pas, terrifiée par les émotions qui la contaminaient, réfugiée dans son balcon de chair, consciente qu'il lui fallait mourir pour continuer à vivre.

Troisième prix — catégorie Adulte

Sandy Sasseville

### **L'écho des lames de fond**

Les bourrasques soulevaient les boucles de mes cheveux. Les yeux fermés, je tenais la balustrade à deux mains. Mes jointures blanches, mes joues rosies par le vent emportant aussi mon esprit. Mes habits fouettant la cadence, le ressac en contrebas tambourinant, mon cœur s'emportant.

Chaque fois que j'avais aperçu un grain de sable à l'horizon, chaque fois que les rumeurs au village s'emballaient, chaque fois qu'un pressentiment m'envahissait, j'avais enfilé mon manteau, parcouru notre demeure. J'étais sortie par la galerie donnant dans notre chambre à coucher et j'avais gravi l'escalier extérieur pour atteindre ce balcon. Le balcon de la veuve. Surplombant notre demeure ancestrale, cette courte terrasse entourée de garde-corps donnait un panorama à perte de vue sur l'océan qui s'élevait devant nous. Tu m'avais expliqué que cet endroit devait son nom aux veuves éplorées qui avaient attendu éperdument leur mari sur des toits comme celui-ci. Je refusais obstinément d'en faire partie.

Des mois que ton navire était parti en mer. Au fil du temps qui passait, mon cercle social s'était réduit à néant. La solitude qui avait envahi mon cœur me pesait. Je hantais les couloirs de notre vaste maison silencieuse.

Je passais mes nuits à rêver de toi, je me languissais de pouvoir toucher ton corps à nouveau. Parfois seule, étendue dans notre lit, je sentais ton souffle dans mon cou, ta barbe sur ma peau, tes mains parcourant mon corps. Ces souvenirs m'exhalaient ardemment, je me caressais en rêvant de toi, plongée dans ces torrents de réminiscences. Ta présence me semblait presque réelle.

Et chaque aurore qui s'immisçait dans notre chambre, de sa lueur spectrale, me ramenait dans ce monde maussade et ténébreux. La vue de ton oreiller vide se remettait aussitôt à gruger mon âme de tourmentes.

L'attente avait fait de moi un spectre. Je n'arrivais plus à réchauffer l'intérieur de mon cœur, et guère plus celui de notre demeure. Je n'osais plus arpenter nos terres comme nous le faisons. Les pentes abruptes et les falaises déchirées me semblaient maintenant hostiles. Les vents et les marées s'arrachaient et dévoraient les entrailles de notre péninsule à vif. La maison de tes ancêtres, bien ancrée sur ce roc, qui me paraissait auparavant défier d'un œil hautain les lames qui se brisaient sur les parois rocheuses, m'était apparue s'être transformée en une ombre s'élevant en promontoire d'un précipice informe, telle une gencive édentée dans une mâchoire de lépreux.

Se ressaisir. Je devais me ressaisir. Ton voyage en mer allait finir. Tu me reviendrais, j'en étais certaine, je devais m'en convaincre. Je savais en t'épousant que nous aurions à être séparés quelque temps lors de tes voyages. Je croyais par contre avoir des enfants auprès de moi. Nos efforts infructueux pour créer une vie m'ont tordu le cœur. Je voyais aussi la déception au creux de ton regard. Mais l'amour que j'éprouvais pour toi était si viscéral que peu m'importait tant que je t'avais, toi.

Me raccrocher. Le vent fouettait mon visage, le fracas des vagues m'hypnotisait. Les mains toujours agrippées à la rambarde, mon regard se perdait dans le vide. J'étais lasse de cette vacuité qui meublait mes jours. Je n'en pouvais plus de cet abysse qui m'enveloppait sournoisement de plus en plus.

Songer. Que devrais-je faire? Ce néant qui emplissait à présent notre demeure, mon être, mes viscères. La dernière étincelle d'espoir se tordait faiblement en moi. Et toi.



Réfléchir. Toi, l'attente, l'espoir et le supplice de mon isolement. Toi, ton retour, mon cœur en flammes, mes larmes de joie à la vue de ton navire.

Me concentrer. Mes yeux cherchant l'abîme de ton regard, les tiens m'évitant. Ma main voulant la tienne, ma bouche espérant ton souffle. Ton dédain. Ma fuite, mon manteau, notre chambre, l'escalier, le balcon et toi à ma suite.

Penser. Les gouttes de pluie coulaient sur ma peau, mes boucles collaient à mon manteau, mes yeux scrutant le gouffre s'ouvrant devant moi, penchée sur la balustrade. Tes excuses, ton aveu, mon cœur brisé, mon âme détruite, ma froideur, ma folie, la fin.

Analyser. C'est en quittant le balcon, ce soir-là, que je me dis que je n'y mettrais plus les pieds. Les heures passées là-haut, dans l'attente d'un homme dont j'étais éperdument amoureuse, avaient été vaines. Il était bien revenu de la mer, mais je me retrouvais tout de même veuve. Dans l'élan de ma colère, il avait basculé au-delà du parapet.

Agir. Un dernier regard sur ce beau visage, un dernier baiser sur ses lèvres refroidissant et une dernière poussée vers l'écho des lames de fond. C'était la place idéale pour son dernier repos, dans un endroit aussi froid et aussi sombre que mon cœur trahit.